

BIBLIOGRAPHIE

LES SOUVERAINS ET LES HOMMES D'ÉTAT DE L'ANGLETERRE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE (1).

On l'a déjà remarqué bien des fois, il n'y a rien sur quoi l'on se fasse plus d'illusion que sur l'absence de connaissances historiques. On prend, en général, de vagues notions, recueillies sans suite et sans système, pour des connaissances véritables ; pour avoir entendu certains noms ou les avoir vu figurer et revenir souvent dans nos lectures, nous croyons savoir tout ce qui concerne les hommes qui les ont portés. De plus, en fait de science historique, nous sommes tous un peu comme *Petit-Jean* : ce que nous savons le mieux, c'est notre commencement ; l'histoire contemporaine ou quasi-contemporaine nous fait généralement défaut. Elle n'a pas été apprise au collège, et au bout du compte, à moins d'études toutes spéciales que peu de gens ont le temps de faire, dans notre existence besogneuse et agitée, on ne sait très-bien que ce que l'on a appris dans sa jeunesse.

Pour ce qui concerne surtout l'histoire moderne de l'Angleterre, nous avons, nous Canadiens-français, un désavantage marqué, le fonds de nos lectures étant français, il nous faut apprendre laborieusement ce que les lecteurs anglais absorbent naturellement et, pour bien dire, malgré eux.

L'histoire politique de l'Angleterre, la biographie de ses hommes d'état, les péripéties de ses grandes luttes parlementaires qui ont servi de modèle à tous les autres pays constitutionnels, tout cela est, cependant, pour nous d'une très-grande importance et d'une très-grande utilité.

Dans les premiers temps de ce qu'on peut appeler la vie publique au Canada, sous notre première constitution, ceux de nos compatriotes qui voulaient y prendre part sentaient, plus vivement que nous ne le faisons aujourd'hui, la nécessité de s'armer de pied en cap pour ces combats tout nouveaux alors. M. Bédard, les deux Papineau père et fils, M. Denis-Benjamin Viger, ce dernier surtout, avaient étudié l'histoire parlementaire et diplomatique de notre nouvelle métropole avec le plus grand soin. Ils étaient souvent en état d'en montrer à leurs adversaires anglo-saxons, et ils ne se gênaient aucunement de le faire lorsque l'occasion s'en présentait. M. LaFontaine n'avait certainement point négligé cette partie de ses études ; mais, remarquable par sa très-grande prudence, et ayant plus qu'aucun autre homme le préjugé des spécialités, il s'en rapportait un peu trop à M. Baldwin sur ce point, et lui laissait accumuler des triomphes dont il aurait pu prendre une moins modeste part. Les successeurs de ces hommes ont recueilli le fruit de leurs luttes ; mais par là même, ils ont été quelquefois moins disposés à acquérir des connaissances dont on pouvait se dispenser plus facilement ; un autre ordre de questions, les questions administratives, les questions économiques, les questions religieuses et sociales ont aussi exigé un autre genre d'études ; mais aujourd'hui comme autrefois, il arrive tel moment, il se produit telle crise où les connaissances constitutionnelles priment toutes les autres. Or, ce n'est point seulement dans l'histoire proprement dite, ni dans les traités *ex-professo* que l'on trouve la véritable trame des événements analogues à ceux auxquels on est forcé de prendre part, le véritable mot des énigmes semblables à celles que l'on est obligé de débrouiller. Les mémoires, les biographies, les correspondances, les auto-biographies jettent quelquefois plus de jour, et un jour plus vrai, plus facile à saisir, sur les crises constitutionnelles, sur les causes qui ont soulevé les passions populaires, sur les intrigues qui ont pu les exploiter ou les diriger.

En ce qui concerne l'Angleterre, il vient de se publier deux ouvrages très-précieux à ce point de vue : les mémoires de M. Greville et ceux du baron de Stockmar.

(1) A journal of the Reigns of King George IV. and of King William IV. by the late F. Charles Greville ; edited by Henry Reeve. London, 1875, 2 vols. (édition américaine). New-York : Appleton et cie., 1875, 2 vols.—Papiers et correspondances du baron Stockmar. Brunswick, 1872, 2 vols. in-8.—Le médecin de la reine Victoria.—Les souvenirs du conseiller de la reine Victoria, par M. Saint-René Taillandier. *Revue des Deux-Mondes*, 1876.

Le premier fut greffier du conseil privé sous Georges IV, Guillaume IV et la reine Victoria. La partie de ses mémoires qui vient d'être publiée s'étend de 1818 à 1837, c'est-à-dire de la mort de Georges III à l'avènement de la reine Victoria.

Le baron de Stockmar fut le médecin et le conseiller intime du prince Léopold, depuis roi des Belges, et, reçu à ce titre à la cour d'Angleterre, il y vécut plus tard dans l'intimité du prince Albert et de la reine Victoria.

Ces deux hommes ont donc été admis dans la coulisse du théâtre politique et diplomatique, ils en ont vu les acteurs autrement que sous le feu de la rampe ; couvrant la même période et rapportant les mêmes faits, sous des couleurs et avec des appréciations souvent bien différentes, leurs mémoires se complètent et se contrôlent sans cesse, comme deux versions du même texte.

Le premier, M. Greville, plus passionné, plus prompt à juger, plus homme du monde, prenant, en sa qualité d'Anglais et de fonctionnaire, un plus vif intérêt aux événements politiques, a tenu un journal nécessairement plus agréable à lire. Il se déjuge lui-même avec une grande candeur lorsqu'il a prononcé trop vite et que l'avenir vient lui donner tort ; mais cela même est un des côtés piquants de son ouvrage. Plus flegmatique, plus réservé, plus égoïste, le baron de Stockmar est plus impartial peut-être, mais beaucoup moins attachant. Il ne s'émue pas à peu de frais ; bien au contraire, il est rarement sympathique et, par conséquent, rarement aimable ; enfin, il est Allemand, ce qui à ce point de vue, est pire que d'être Anglais.

Mais tous les deux ont suivi de près la pensée de quelques-uns des souverains et des hommes d'état les plus remarquables de notre siècle ; ils ont vu une époque intéressante, surtout en ce qu'elle est, pour une grande partie de l'Europe, la transition au nouveau régime, après les grandes révolutions et les grandes guerres qui brisèrent l'ancienne société et laissèrent croître sur ses débris la société nouvelle, comme ces premières moissons ou ces nouvelles pousses qui s'élèvent là où viennent de passer le fer et le feu du pionnier dans les forêts vierges de l'Amérique.

Ces deux ouvrages ne nous parlent point seulement du pays et de l'époque qu'ils ont la prétention de nous faire connaître ; leur portée s'étend beaucoup plus loin dans le temps et dans l'espace. Toutes les affaires de l'Europe, on peut dire, celles du monde, avaient, soit leur point de départ, soit leur contrecoup à Londres dans ces jours-là. C'était là et à Paris que se nouaient et se dénouaient les complications diplomatiques qui furent si nombreuses sous la restauration et sous la monarchie de juillet. On voit aussi se préparer et s'accomplir les guerres de l'indépendance de la Grèce et de la Belgique, l'insurrection de la Pologne, la guerre d'Espagne, la conquête de l'Algérie, et la révolution de 1830, qui, par une fatale et étrange coïncidence, détrône Charles X au moment où il vient de chasser le dey d'Alger et de donner à la France un pied à terre en Afrique. Le retentissement de tous ces événements, les soucis et les préoccupations qu'engendre le mécanisme diplomatique destiné à constituer et à maintenir ce que l'on appelle l'équilibre européen, se mêlent à l'agitation et aux émotions de la politique intérieure de l'Angleterre, du procès de la reine Caroline, de la réforme parlementaire et de l'émancipation des catholiques. Quelquefois aussi, il est un peu question de ces régions éloignées qui forment le vaste empire colonial de l'Angleterre : l'Inde et le Canada ; on voit passer, simples planètes, ou satellites d'autres planètes, des personnages qui étaient ici des astres souverains, quelques-uns de nos gouverneurs, dont le rôle, sans être au premier rang, a eu cependant, en Angleterre, une certaine importance. On se retrouve avec eux en pays de connaissance de même qu'avec ces *affreux ministres* des colonies, ces *tyrans de Downing street*, lord Stanley et autres, contre lesquels M. Papineau a tonné si longtemps dans le parlement de Québec, et qui, vus par

l'autre bout de la lunette, nous paraissent d'assez bonnes gens, assez accablés d'autres affaires pour n'avoir pas eu le temps de concevoir des projets bien sinistres à notre égard.

Bien plus, ce ne sont pas seulement les personnages et les événements du dix-neuvième siècle que l'on retrouve dans ces mémoires ; beaucoup de ceux qui figurent dans les commencements avaient déjà joué un rôle du temps de la révolution et de l'empire, et par eux l'histoire contemporaine se trouve reliée à celle du siècle qui a précédé le nôtre. Tout ce monde diplomatique et parlementaire avait connu les grands hommes du siècle précédent, et leurs conversations que nos deux annalistes rapportent avec fidélité, ont tout le charme d'un passé qui fut peut-être une des périodes les plus étonnantes dans l'histoire du monde. M. Greville et le baron von Stockmar ont, chacun de leur côté, vu et connu plus ou moins intimement tous les hommes célèbres de l'époque qu'il racontent, et ils étaient doués l'un et l'autre d'un talent d'observation qui leur a rendu la tâche plus facile et qui, probablement, leur en a inspiré l'idée, leur en a donné le goût et les a armés du courage et de la persévérance nécessaires pour l'accomplir.

Tenir un journal de ce qui se passe autour de nous, cela paraît tout simple et très-facile. Mais combien d'hommes laborieux et énergiques, après avoir entrepris, par fantaisie et avec ardeur, cette besogne qui leur paraissait si attrayante, s'en sont bientôt dégoûtés et ont reculé devant ce *pensum* quotidien qu'ils s'étaient imposé de gaieté de cœur ! Tenir un journal avec persévérance c'est déjà une bonne note sous bien des rapports ; mais le faire utile et intéressant pour la postérité, c'est une chose qui exige bien des qualités diverses, autant, presque, qu'il en faudrait pour être soi-même un des hommes les plus remarquables d'un pays et d'une époque. Ces qualités, si elles ne sont pas toutes le partage de chacun de nos auteurs, sont du moins échues à l'un ou à l'autre en nombre suffisant pour que leurs récits, rapprochés l'un de l'autre dans leurs parties les plus saillantes, comme nous allons essayer de le faire, fournisse un ensemble d'une grande valeur historique.

Nos impressions, dit M. Reeve dans son introduction aux mémoires qu'il publie, changent et varient si rapidement que les témoignages contemporains les plus sincères et les plus honnêtes diffèrent quelquefois grandement du jugement plus étudié et plus mûri que l'histoire prononce en dernier ressort ; et cependant, il faut bien que ce jugement lui-même soit dans une certaine mesure, basé sur l'opinion des contemporains. Un observateur d'une grande sagacité faisait remarquer à M. Greville lui-même que les nuances du monde politique sont si délicates et si nombreuses, les détails si variés et si difficiles à fixer qu'à moins qu'on ne les saisisse sur l'heure, ils échappent si bien, que l'on cherche en vain à les rattrapper plus tard. C'est à les prendre au vol que consiste le charme et le mérite du journal intime.

La qualité principale de M. Greville était l'amour de la justice de la vérité. Sa curiosité naturelle le portait à pourchasser et à analyser ensuite les causes des événements avec un zèle sincère stimulé par le désir de retrouver la véritable origine des choses, et de rendre à chacun avec une impartialité toute judiciaire, ce qui lui semblait sa véritable part de responsabilité. N'ayant ni les passions ni les motifs d'action d'un homme engagé dans la politique militante, il sympathisait, cependant, vivement avec le progrès libéral et avec les conservateurs amis de sages réformes ; enfin, comme il le disait lui-même, il était pour les principes conservateurs appuyés sur une base libérale. Il était également opposé aux préjugés de la vieille aristocratie *torie* au sein de laquelle il avait été élevé, et au désir immodéré d'innovations qui, de son temps, a obtenu de si grands et de si nombreux triomphes. Sa propre position, grâce en partie à la charge permanente qu'il occupait au Conseil privé, en partie aussi aux rapports intimes qu'il avait eus avec les chefs des deux camps ennemis, sa position était à peu près neutre ; et il sut s'en servir avec un tact et un jugement parfaits, pour éloigner des obstacles, apaiser des colères, et travailler, en autant qu'il le pouvait, dans l'intérêt public. Content de son sort, il était également exempt d'ambition et de vanité. Personne ne pouvait être plus désintéressé dans l'opinion qu'il se formait des choses politiques, car il y avait longtemps qu'il n'avait rien à y gagner ou à y perdre pour son propre compte, et il en avait si bien pris son parti, que dans sa manière de voir, qu'il savait au besoin défendre avec énergie, il n'entraît, du moins d'après ses intentions, aucune autre considération que celle de la justice et de la vérité.

Si ce portrait n'est pas flatté—et, après deux lectures très-attentives de tout l'ouvrage, nous devons dire qu'il nous paraît fidèle—le témoignage d'un pareil homme doit être évidemment d'une bien grande valeur.

Charles Cavendish Greville descendait des Warrick et des Bentinck, et, par ces derniers, des ducs de Portland. Il naquit le 2 avril 1794, et mourut le 18 janvier 1865. Il avait été d'abord nommé secrétaire colonial de la Jamaïque, fonction qu'il remplit par député d'après un usage qui formait partie des vénérables abus de l'époque et dont le Canada a souffert aussi pour sa part. En 1821, il fut nommé greffier du conseil privé et occupa cette charge importante pendant près de quarante ans.

Plus âgé de sept années, puisqu'il était né le 22 août 1787, le baron Stockmar appartenait à une vieille famille du duché de Cobourg, cette terre classique des mariages princiers, qui a fourni tant d'époux et d'épouses pour les jeunes princes et princesses des diverses familles régnantes de l'Europe. Son père, juriconsulte, homme de lettres et bibliophile, eut un jour la douleur de voir un incendie menacer la splendide bibliothèque qu'il avait formée avec le plus grand soin.

Voyant les flammes s'approcher, dit M. Saint-René Taillandier, il éprouva une telle commotion qu'il tomba sans connaissance ; quand on le releva, il était mort ! Le même jour, la même heure avait fait disparaître à la fois le père de famille et le foyer paternel. Une maison en cendres, une famille en larmes, voilà un des premiers tableaux qui frappèrent l'imagination de l'enfant.

Voyons maintenant ce que devint cet enfant, qui commençait la vie par une si rude épreuve.

Il y a une douzaine d'années, dit le même écrivain, dans une de ces petites principautés allemandes qui ne sont plus que de vains titres, s'éteignait un vieillard dont la vie active et modeste, associée discrètement à des existences royales, avait eu sa part d'influence en des événements considérables. Peu de temps avant sa mort, un de ses contemporains lui écrivait : "Vous avez eu une destinée souveraine anonyme." Ces paroles extraordinaires furent confirmées bientôt par un fait très-significatif.

Quand le vieillard quitta ce monde, la reine d'Angleterre, le roi des Belges, le prince royal de Prusse s'unirent pour lui élever un monument funéraire. Quel était cet homme à qui de si hauts personnages consacraient un tel tribut d'affection et de respect ? Un simple médecin devenu le serviteur, le conseiller, l'ami du prince Léopold, attiré par ce prince en Angleterre d'abord, en Belgique ensuite, mêlé à toutes ses affaires publiques ou privées, enfin donné par lui comme un confident sûr et un guide éprouvé à son neveu le prince Albert, à sa nièce la reine Victoria. Le sévère monument qui couvre sa dépouille dans le cimetière de sa ville natale, porte cette inscription : "A la mémoire du baron de Stockmar, ses amis des familles régnantes de Belgique, de Cobourg, d'Angleterre et de Prusse." Au-dessous on lit ces mots tirés des proverbes de Salomon : "L'ami fidèle aime mieux qu'un frère, mieux qu'un frère il est un ferme appui." P. C.

(A continuer)

CORRESPONDANCE

M. le Rédacteur,

La Société St. Jean-Baptiste de Marquette vient d'élire ses officiers pour l'année 1876-77. Ceux qui connaissent ces messieurs ne peuvent qu'admirer la sagesse des votants, en examinant la liste des personnes qui ont été élues. Cette Société est peu nombreuse, à cause de la distance qui nous sépare des grands centres ; mais nous espérons qu'elle prendra bientôt la place qu'elle mérite parmi les autres sociétés de l'Union.

Ont été élus : Président, Joseph H. Primeau ; 1er Vice-Président, Eusèbe Reau ; 2nd Vice-Président, W. Bernier ; Secrétaire-Archiviste, Pierre Primeau ; Assistant-Sect.-Arc., Joseph A. Vannier ; Secrétaire-Correspondant, Alfred Desjardins ; Commissaire-Ordonnateur, François Carrière ; Trésorier, Joseph Bolduc.

Directeurs : Jean-Baptiste Merleau, Cyrille Morin, Georges Trudeau, Césaire Messier, Edouard Longtin, Albert Proulx, Napoléon Talbot.

La Société se propose de célébrer la fête nationale en donnant un grand bal.

Les fondateurs n'ont aucun doute sur le succès complet de l'entreprise.

A. DESJARDINS,
Sect.-Corres.